



Petit Courrier des Dames.

Rue Meslée, N^o 28.

Robe en cachemire à crevés de martre zibline, fichu barrège arrangé en turban, ceinture à la cordelière.

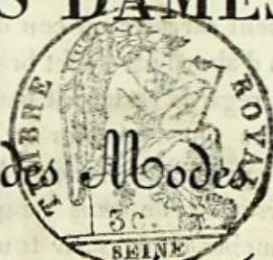
A. Hubert delin.

PETIT COURRIER DES DAMES.

OU

Nouveau Journal des Modes.

des Théâtres, de la Littérature et des Arts.



Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec sept gravures par mois : dont une d'homme, quatre de modes françaises, et deux de modes étrangères. Prix de l'abonnement, 9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six mois, 36 fr. pour l'année. On paie de plus 50 c. par trimestre pour les départemens, et 1 fr. pour l'étranger. — On s'abonne au Bureau du *Petit Courrier des Dames*, rue Meslée, n° 28; chez GUIEN, libraire, boulevard Montmartre, n° 23; PAINPARRÉ, PONTTHIEU, au Palais-Royal, MARTINET, rue du Coq Saint-Honoré, et chez tous les libraires et directeurs des postes. Les lettres, paquets et envois d'argent doivent être envoyés francs de port au Bureau.

MODES.

CHAQUE divinité a son temple et ses autels; l'on sacrifie un coq à Esculape, une biche à Diane; je viens à mon tour d'offrir un sacrifice à la déesse du goût; j'ai brûlé cet élégant chapeau qui m'allait si mal : la raison me prescrit, en cet instant, de n'en plus acheter d'autre; je le sais, mais il est possible qu'étant bien inspirée je dispose avec grâce un genre de turban, qui donnerait à ma physionomie une expression charmante. Telles étaient les pensées de la jeune Amélie en arrangeant sur sa tête l'étoffe moëlleuse d'un barège le plus fin. Elle entrelaçait de gances d'or les plis gracieux que formaient ses jolis doigts : un coin du mouchoir paraissait s'échapper par hasard, et venait tomber sur l'oreille : en apparence,

rien n'offrait moins de recherches que cette simple coiffure ; mais pour un œil observateur et exercé rien n'était plus artistement arrangé : deux petits glands d'or attachés à l'extrémité des pointes du fichu se perdaient à chaque mouvement dans une touffe de cheveux d'ébène, et reparaissant bientôt, venaient caresser un cou d'albâtre. Les yeux devaient être attirés d'abord par l'effet brillant qu'ils produiraient ; mais bientôt les regards resteront fixés sur une des plus vives et des plus jolies physionomies qu'on puisse voir ; voilà sans doute ce que pensait la coquette Amélie. Une robe de cachemire blanc, parsemée de trois rangs de crevés en martre-zibeline : les manches courtes ; le tour du jupon, des manches et du corsage garni de la même fourrure ; une ceinture cordelière en or mat était le fini de cette demi-parure.

On a vu à Feydeau, le jour de la rentrée de M^{me}. Gavaudan, des chapeaux à très-petits bords en velours plein : les uns étaient roses ainsi que les plumes qui les couvraient ; un esprit noir, dont les brins s'entremêlaient avec le rose des plumes produisait un effet charmant : d'autres chapeaux étaient en velours noir garnis d'acier et surmontés d'un grand oiseau de paradis ; mais la plus grande partie se trouvait surchargée d'une quantité de plumes plates, telles que les femmes en portent cet hiver. Cette masse de plumes se désigne à présent par le nom de *trophée*. Lorsque les femmes mettaient une ligne de rouge sur leurs joues, un galant défenseur de nos extravagances en modes prétendait que, puisqu'il avait été en usage chez les Romains que les généraux missent du rouge le jour de leur triomphe, il était bien permis aux Dames d'en faire autant, chaque journée d'une jolie femme étant un jour de triomphe pour elle.

Un trophée devient quelquefois l'emblème de la victoire, et si l'on nous blâme trop ouvertement de porter à la fois sur nos têtes les dépouilles de vingt oiseaux africains, espérons que nous trouverons encore un galant chevalier qui prouvera que nous avons aussi le droit d'ombrager nos fronts du panache blanc qui conduisit tant de Français à la victoire.

Les fleurs qui garnissent les robes de bals sont généralement entremêlées d'épis ou de lames d'or ou d'argent. On en voit quelques-unes ornées de perles d'acier. Dans les coiff-

furés en cheveux, on place des fleurs sans feuilles; quelquefois on y ajoute des gazes lamées.

DONATINE T.

LES PATRIARCHES,

OU

HISTOIRE EN TABLEAUX,

Tirée des saintes écritures par miss O'keeffe, traduite de l'anglais par M^{lle}. S. Deuxième édition (1).

JE ne sais si la vérité des systèmes de Lavater et du docteur Gall a été démontrée par l'expérience. Il serait pourtant singulier qu'un nez plus ou moins long, qu'une bosse placée de tel ou tel côté de la tête pussent indiquer, d'une manière certaine, quel est le caractère de chaque individu. J'ai connu un homme qui prétendait que par l'écriture seule il pouvait juger des goûts et de l'esprit des gens. Chacun a sa manie d'observation; pour moi, j'ai toujours cru que par le style des personnes on pouvait se former une opinion sur leur nature morale.

Je ne connais pas la traductrice de l'*Histoire des Patriarches*; mais je ne puis m'empêcher de supposer que celle qui s'est pluë à s'arrêter vers ce tems où l'innocence du premier âge régnait encore sur la terre, que celle qui a cherché à nous retracer les événemens les plus reculés de l'histoire, par cela seul qu'ils offrent les peintures de nos premières vertus, doit avoir elle-même en partage cette simplicité touchante, ces goûts purs et tranquilles qui semblent ne plus appartenir à la génération actuelle. Dans l'illusion où m'a plongée la lecture des premières pages de cet ouvrage intéressant, j'ai supposé même que la physionomie de la traductrice, mademoiselle L. S. devait avoir quelques rapports avec celle de cette jeune Ruth, ou de cette pieuse Rachel; mais laissons

(1) Cet ouvrage se trouve chez l'auteur, rue des Francs-Bourgeois, n^o. 10, au Marais; et au Bureau du *Petit Courrier des Dames*, rue Meslée, n^o. 28. 2 vol. in-12. ornés de gravures. Prix: 6 fr. et 7 fr. par la poste.

tes illusions, car il ne s'agit ici que de réalités incontestables; revêtues du prisme enchanteur que lui prête un style élégant et facile. *L'Histoire des Patriarches* est faite pour plaire à tous les genres de lecteurs; mais elle ne peut surtout manquer d'attirer l'attention des mères et des institutrices, qui s'empresseront sans doute de mettre cet ouvrage entre les mains des jeunes personnes.

Elles y verront des tableaux charmans de tendresse filiale, d'amitié et des vertus de l'amour, quand l'amour avait encore sa pureté primitive. Elles y trouveront ces détails poétiques qui plaisent tant à leur jeune imagination. Nous allons citer un passage pris au hasard, et qui pourra donner une idée du style entier de l'ouvrage.

« Mais où est mon fils? où est Ismaël? dit Agar; je l'ai cherché partout des yeux sur la route, et n'ai pu l'y découvrir. D'où vient qu'il n'est pas ici? Elle parlait encore, lorsqu'Ismaël parut tout-à-coup. Courbé sous le poids du lion qu'il avait tué, il s'avança à pas chancelans vers la belle Égyptienne, et laissa tomber à ses pieds son pesant fardeau. Épouvantée du bruit de cette chute, et de l'air hideux et menaçant que le monstre avait conservé, la jeune fille poussa un faible cri, et cacha sa figure pâle dans le sein d'Agar.

» L'action sauvage d'Ismaël, qui avait cru gagner l'amour de sa fiancée en lui prouvant ainsi la vigueur de son bras et la témérité de son cœur, surprit tous ceux qui étaient présents. Pour lui, sans paraître avoir vu sa mère, ni Néhazi, ni le vénérable prêtre, il demeura immobile à contempler Azara. Remise de son effroi, elle releva lentement la tête, et tourna ses timides regards vers Ismaël; et lorsqu'elle vit ses membres et ses vêtemens teints de sang, et la férocité qui se peignait dans tous ses traits, ses yeux se refermèrent: semblable à la fleur que le soc de la charrue touche, elle se laissa aller sur l'épaule de Céphren. La terreur et le dégoût qu'elle semblait éprouver n'échappèrent point à Ismaël. Ses regards devinrent terribles; il les promena pendant un instant autour de lui, comme pour chercher un objet sur lequel il put exercer sa vengeance. La jalousie, compagne inséparable de l'amour, les fixa sur Éziel: un doux sourire du jeune homme désarma sa colère. Le désespoir succéda à la rage, et des larmes de tristesse vinrent adoucir sa fureur.

» Azara leva de nouveau la tête, et lorsqu'à travers l'expression sauvage de la figure d'Ismaël, elle distingua la noblesse et la merveilleuse beauté de ses traits, elle s'étonna, admira, et sourit. Il vit ce sourire, et une joie, jusqu'alors inconnue, s'empara de son cœur. Azara détourna les yeux de son regard ardent. Elle baissa la tête : une douce rougeur colora ses joues. En la voyant s'embellir encore, il frappa des mains, et fit un cri de joie. Ismaël, mon fils ! dit Agar en l'embrassant, le respectable Égyptien qui m'accompagne est pontife d'Isis et l'un de mes proches. J'ai habité avec lui pendant plusieurs semaines dans sa demeure, qui est située près de Phaturs, sur le rivage de la mer, et c'est à ma prière qu'il t'a accordé sa fille Azara, cette belle vierge qui doit être ton épouse : parle-lui donc, mon fils, donne-lui le nom de père, et accueille-le dignement dans nos tabernacles.

» Ismaël ne l'entendit pas : rien ne pouvait le distraire de l'objet de son admiration. Le turban écarlate étincelant d'or et de pierreries, que portait Azara, dérobait à Ismaël une partie de ses charmes ; il le prit et le jeta à quelque distance. Aussitôt ses cheveux s'échappèrent et retombant en boucles ondoyantes sur son col et sur ses épaules, laissèrent voir la beauté et la régularité de son visage.

» Elle le regarda : son œil doux et modeste exprimait presque de la tendresse. A cette vue il ne pût contenir ses transports ; il se précipita dans les bras de sa mère et dans ceux de Néazi, et les serrant sur son sein oppressé, il dit d'une voix tremblante d'émotion : O ma mère, ma mère chérie ! Néhazi, père bien-aimé ! quel don vous m'avez fait ! cette jeune et belle vierge est tout ce que mon ame désirait. Puis s'arrachant de leurs embrassemens, il s'écria : mais elle ne m'a encore rien dit. Et s'adressant à elle dans la langue égyptienne : Parle, continua-t-il, parle, afin que j'entende le son de ta voix.

» Azara se tournant vers Agar, l'embrassa, en disant : Ma mère, tant aimée ! Sa mère ! répéta Ismaël, sa mère ! si tu la nommes ainsi, comment m'appelleras-tu donc ? Appelle-moi ton époux ; et si tu désires les défenses de l'éléphant je te jure que tu les auras. Dis-moi que la peau tachetée du serpent te plaît et le serpent succombera. Commande à Ismaël de chan-

ger la forêt en une plaine et la plaine en une forêt, et sa main le fera. Ta couche sera d'herbe dorée et de fleurs parfumées, et les brillantes plumes de l'oiseau du paradis orneront l'intérieur de tes tentes. J'atteindrai l'autruche légère, et je formerai un éventail de ses ailes d'argent, pour te rafraîchir durant l'ardeur du midi. Tu te baigneras chaque matin dans le lait des chameaux, et la chair délicate du chevreuil te servira de nourriture. Dis-moi : je voudrais goûter des raisins, des olives ou des dattes qui croissent dans ces champs lointains ; et dût Néhazi me condamner, dussent les propriétaires de ces champs envoyer contre moi des armées entières, tu seras obéie, tu auras ces fruits délicieux. Que les habitans des cités s'élèvent contre Ismaël, il ne craint pas leur fureur, car il est sûr de vaincre. »

DONATINE T.

VARIÉTÉS.

LA PÊCHE D'ANTOINE.

M'ÉTANT arrêtée dernièrement dans une des principales villes d'Italie, je voulus aller visiter un jeune peintre, doublement recommandable par ses talens et ses qualités personnelles, et dont jusqu'ici la modestie seule a mis obstacle à la célébrité. Je le trouvai occupé à terminer un tableau dont l'ensemble gracieux captiva toute mon attention. Comme je ne pouvais en deviner le sujet, le jeune peintre, aussi agréable narrateur qu'artiste distingué, s'empressa de satisfaire ainsi ma curiosité :

De tout tems, dit-il, l'amour a su répandre un intérêt touchant sur les actions les plus insignifiantes de la vie, et l'occupation la plus monotone se revêt d'un charme piquant lorsqu'elle est partagée par l'objet de nos affections. Antoine ressentit auprès de la belle Cléopâtre cette puissante influence du pouvoir de l'amour : négligeant les intérêts de sa gloire, le soin de sa fortune, il venait se soumettre aux caprices de cette femme célèbre ; un seul de ses regards valait pour lui mieux qu'un empire ; un doux sourire lui tenait lieu de triomphe.

Cléopâtre, aussi adroite à conserver un cœur, qu'habile à le conquérir, cherchait à remplir les intervalles de l'amour par toutes les distractions qui pouvaient plaire à son amant.

Souvent on les voyait ensemble sur la même gondole, s'occupant à pêcher à la ligne; ils charmaient la langueur de cet amusement par la vivacité de leur entretien; mais un bizarre amour-propre vint un jour troubler ces paisibles plaisirs; le désir de réussir est inséparable du désir de plaire: Antoine s'imagine qu'il serait glorieux de triompher aux yeux de sa maîtresse, même jusque dans l'empire des eaux. Des plongeurs adroits, cachés sous les vagues, à l'instant désigné, attachaient d'énormes poissons à la ligne du héros. Cléopâtre et toute la cour étaient chaque jour témoins de ces pêches magnifiques. Cependant la reine découvrit la ruse, elle la trouva indigne de son amant, et résolut de l'en punir: elle s'assure de nouveaux plongeurs; ils arrivent avant ceux d'Antoine, et attachent des poissons salés aux hameçons du célèbre Romain. Je reconnus alors le sujet du tableau: la confusion d'Antoine essuyant les railleries de Cléopâtre et de toute sa suite, le maintien des courtisans embarrassés de leur rôle, la beauté du lieu, le reflet du soleil frappant sur les gondoles dorées, la magnificence du cortège de la fastueuse souveraine, le contraste des diverses physionomies des personnages, contribuent à rendre ce charmant tableau aussi remarquable par l'agrément des détails que par la perfection de l'ensemble.

DONATINE T.

THÉÂTRES.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

LE *Rossignol* a fait encore entendre son brillant ramage; mais il serait difficile qu'il fût répété par les échos d'alentour; car il est impossible de rendre des sons plus doux et plus flûtés que ceux produits par la voix flexible de M^{me}. Albert, qui a reparu hier dans le rôle de Philis.

L'éternel ballet de *Psyché* paraîtra toujours nouveau aux amateurs de gracieuses pirouettes; on regrette que le lit de roses où repose l'Amour n'ait pas été rafraîchi en changeant de domicile. Au reste, ce dieu se trouve bien partout, puisqu'il pénètre partout, sous les lambris dorés et sous le chaume.

La Gazza ladra (la Pie voleuse).

JE sors de voir la *Gazza ladra*, peut-être pour la quatrième fois, et sans être exclusivement amateur de la musique italienne, je ne puis m'empêcher de m'écrier : Rossini est un homme prodigieux ! Quelle richesse d'harmonie ! quelle abondance d'idées ! Il y a de quoi faire là-dedans quatre opéras français ; mais ce qui, surtout, doit me charmer, c'est la manière dont cette pièce est jouée. Les bouffes ne sont plus ce qu'ils étaient autrefois ; ils se bornaient à bien chanter, puis faisaient un demi-tour à droite et quittaient la scène les bras pendants ; mais aujourd'hui c'est bien différent : avec quelle vérité Graziani remplit le rôle du Fermier ; il est impossible d'y mettre plus de sensibilité. Cet acteur est toujours en scène ; il saisit jusqu'à la moindre nuance de son rôle. Galli chante fort bien ; mais il a besoin d'être entraîné.

Mais que dire hélas ! de Bordogni : il chante comme un ange ; sa méthode est parfaite ; aussi applaudit-on au choix qu'on a fait de lui pour diriger une classe de chant à l'école royale de musique.

On a beaucoup ri, dans le tems, des leçons que donnait Cadet-Roussel, professeur de déclamation, qui, au moyen de ficelles forçait ses acteurs à gesticuler. Eh bien ! je crois que ce moyen ne suffirait pas encore pour émouvoir Bordogni : il prend une attitude en entrant sur la scène ; et soit qu'on accuse son amante, qu'on la condamne ou qu'on la pende, Bordogni reste fixe dans la même position. Tout s'émeut autour de lui ; tous ceux qui, dans la pièce, s'intéressent au sort de la malheureuse servante de Palaiseau, sont d'une pâleur mortelle : le seul Bordogni ne veut pas ôter son rouge ; il ne faut pourtant pas grand talent pour cela. Plusieurs acteurs de ce théâtre, que nous nous dispenserons de nommer, avaient adopté dans quelques autres pièces, de mauvaises habitudes et des costumes peu analogues à leurs rôles. Ils ont été critiqués par les journaux ; et dès la représentation suivante, on s'est aperçu de la réforme ; puisse M. Bordogni être aussi sage, et sortir un peu de son apathie !